



Pour son nouveau disque, **Patrick Watson** passe des ambiances aériennes à un monde plus poussiéreux

Page E 3

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 14 ET DIMANCHE 15 AVRIL 2012



RAPHAËL OUELLET LE DEVOIR

Ce monde, c'est celui de LÉO, un univers loufoque entre cirque et théâtre où Newton aurait perdu sa pomme, son latin, et loupé sa fameuse théorie sur la force gravitationnelle.

Léo sens dessus dessous

ISABELLE PARÉ

Le «plan
allemand»
de Daniel
Brière

Daniel Brière a tellement marqué l'imaginaire collectif avec son personnage de père de famille moderne dans *Les Parent* qu'on l'imagine davantage en train de plier une brassée de linge ou de disserter sur les avantages du lave-linge à chargement frontal qu'en train de frayer avec l'avant-garde théâtrale allemande. Pourtant.

Oui, pourtant, loin du monde terre à terre des caleçons sales et des discours sur les bienfaits du partage des tâches ménagères, Brière a imaginé un monde aérien, éthéré, un monde sans queue ni tête, à mille lieues des sous-sols de banlieue et du tumulte des adolescents en pleine crise hormonale.

Ce monde, c'est celui de *Léo*, un univers loufoque entre cirque et théâtre où Newton aurait perdu sa pomme, son latin, et loupé sa fameuse théorie sur la force gravitationnelle. Une sorte d'hymne à l'apesanteur, dopé à l'illusion et à l'exploration jubilatoire des sens.

Ce *Léo* est né d'un singulier alignement des planètes. De la rencontre entre Brière et un producteur allemand qui cherchait à créer un spectacle à partir d'un numéro de cabaret pré-

senté au fameux Chamäleon, haut lieu berlinois du cirque et de la performance. En 2008, un ami l'invite à Montréal pour jeter un coup d'œil au travail du codirecteur du Nouveau Théâtre expérimental (NTE). «*Ce producteur a assisté aux répétitions du Plan américain au NTE en 2008, et a aimé ce qu'on faisait. Il cherchait à faire le pont entre le cirque et le théâtre et à aller vers quelque chose d'un peu inclassable. C'est comme ça qu'est né le projet de Léo*», raconte Brière, en repoussant sa tignasse frisée.

Somme toute, le pont jeté par *Léo* entre Montréal et Berlin n'était pas si improbable. Habitué de Berlin et de sa Berlinale, où ont été présentés les films *C'est pas moi je le jure* et *La moitié gauche du frigo* — où il campait les rôles de père et de conseiller —, Daniel Brière est un mordu de théâtre allemand. Vendu à la forme radicale et à l'audace scénique découvertes sur les scènes allemandes, il s'est lancé à plein dans ce projet qui lui ouvrirait toutes grandes les portes du Chamäleon.

Six allers-retours en Allemagne et deux ans et demi de travail plus tard, ce *Léo* insolite a pris l'affiche à New York en janvier dernier et épaté la critique au Fringe Festival d'Édimbourg en Écosse en 2011, où il a arraché trois prix. Sur la route depuis près d'un an, *Léo* a été présenté en Iran (!), en Nouvelle-Zélande, et entamera bientôt une tournée aux États-Unis, en Amérique du Sud et en Australie. Le spectacle a le vent en poupe, à tel point que Brière est à la recherche de deux clones de Léo pour permettre deux, sinon trois tournées simultanées.

Le p'tit dernier de la famille Brière débarque donc en force au Québec. Et trois fois plutôt qu'une. Dès le 1^{er} juin, il prendra l'affiche au Carrefour international de théâtre de Québec, puis pour quatre soirs en juillet sur la piste de Montréal complètement cirque, avant d'atterrir pour un mois au NTE du 30 octobre au 24 novembre 2012.

L'imposture des sens

S'enchaînent alors une suite de trompe-l'œil sensoriels, échafaudés autour d'une dramaturgie qui se déploie sans le moindre mot. L'extraordinaire malléabilité du comédien multitalentueux Tobias Wegner — acteur-dessinateur-acrobate — a permis ce tour de force, admet Brière. «*Tobias et moi avons le même imaginaire. Même si c'est un spectacle sans paroles, je revendique une écriture, une dramaturgie du geste qui*

repose sur les mouvements, les silences, les regards, l'âme de Tobias. Chaque geste a été placé», insiste le metteur en scène.

«*C'est le règne de la poésie et de l'imagination dès lors que l'univers n'est plus concret. Le spectateur est tout à fait conscient de la duperie et accepte le jeu, mais il ne s'imaginer pas jusqu'où cela le mènera. On se rapproche plus du théâtre que du cirque*», dit Brière, qui s'est lui aussi plié au jeu de l'illusion avec le photographe du *Devoir*, malgré un lumbago bien senti.

Après ce moment d'épiphanie sensorielle, *Léo* sombre à nouveau dans la solitude et Dieu seul sait où ce cube sens dessus dessous le mènera. Dans cet espace ludique inspiré des Buster Keaton et consorts, où la dépendance croît avec l'usage, Wegner et Brière nous ramènent à l'enfance, à cette part du possible qui disparaît avec les années. «*On a tous ça en nous, cet imaginaire, mais on le perd. Ce qui charme le spectateur, c'est d'être ramené à cette partie de nous-mêmes qui finit par être occultée*», insiste le metteur en scène.

En apparence loin des textes bavards auxquels nous ont habitués Brière et Alexis Martin au NTE, ce *Léo* muet s'en rapproche pourtant par l'éclatement de la forme que revendique le metteur en scène depuis son arrivée dans la tanière des Gravel et Ronfard. «*Au NTE, on remet en question la forme théâtrale, la représentation est appuyée par du texte, et même souvent par du texte très verbeux. Mais l'écriture scénique ne dépend pas que de mots*», soutient le papa de *Léo*.

Nirvana théâtral

Une chose est sûre, Daniel Brière a vécu en Allemagne une sorte de satori théâtral, emballé par la puissance de l'écriture scénique, sortie de ses gonds, où la forme cherche et interroge le propos, peu importe le texte. «*Au Québec, on ne reconnaît pas l'écriture scénique. Hormis quelques grands noms comme Robert Lepage, les metteurs en scène manquent d'audace et tout repose sur le texte. Bien souvent, on est dans le réalisme et dans des formes très classiques*», soutient-il.

Même si au petit écran, sa bande des *Parent*, «*une équipe extraordinaire*», dit-il, le tient occupé six mois par année, Brière veut multiplier les liens avec le pays de Bertold Brecht

VOIR PAGE E 2 : LÉO

CULTURE › CINÉMA

Un tour de lune



ODILE TREMBLAY

Dans son *Mort à crédit*, Louis-Ferdinand Céline évoque *Le voyage dans la Lune* du cinéaste français Georges Méliès. En 1902, flanqué de sa grand-mère et de son chien, il s'enfilait en boucle ce premier film de science-fiction de tous les temps au Théâtre Houdin, boulevard des Italiens à Paris. L'histoire ne révèle pas ce qu'en pensait le chien, mais le Céline de huit ans (alors nommé Des-touches) s'en régala. À l'âge adulte, il déclarait connaître encore le film par cœur. L'auteur du *Voyage au bout de la nuit*, élevé à coups de taloches, avait besoin d'enchantements. Méliès, roi des chimères, inventeur des effets spéciaux et des trucs du septième art, était là pour lui...

Faut dire qu'il y a 110 ans, *Le voyage dans la Lune* relevait de la super-superproduction. Treize minutes d'action. Du jamais vu ! Et qui trouvait le tour d'expédier des savants barbus sur la Lune. L'obus lancé par un canon géant crevait l'œil de notre satellite.



FUNFILM DISTRIBUTION

Une grimace astrale devenue iconique.

Cette grimace astrale devait devenir iconique. Méliès l'ignorait et s'éclatait. Ses Sélénites, habitants lunaires à la dégaine d'oiseaux diabolins, explosaient sous les coups de parapluie des visiteurs, au milieu des champignons. Jules Verne et H. G. Wells avaient inspiré le cinéaste. Son film porte le sceau de l'humour et de la poésie.

Méliès avait acheté le Théâtre Houdin en 1988, et l'illusionnisme était sa grande affaire. Après qu'il eut assisté tout ébahi à la première projection publique des films des frères

Lumière, au Grand Café le 28 décembre 1895, sa vocation changea de cap. Dès l'année suivante, Méliès projeta des films au Théâtre Houdin, puis construisit son propre studio à Montreuil, en devenant cinéaste et producteur. Son imagination fertile, son sens de la débrouille et de la scène firent le reste. Il allait enfanter le spectacle cinématographique

Le fameux *Voyage dans la Lune*, joué par des artistes du music-hall, des Folies Bergères, des danseurs et saltimbanques, se nourrissait d'effets inventés sur le tas. Qu'à cela tienne ! La géniale féerie fut vite piratée par les Américains, puis plaguée à tire-larigot. Appelons ça un franc succès !

Hugo, le récent film en 3D de Martin Scorsese (cinq Oscar), inspiré de la vie de Georges Méliès, montrait des images en couleurs du *Voyage dans la Lune*. Le cinéaste américain les avait obtenues de Lobster Films, fondation française qui dégote et restaure des films anciens depuis plus de 25 ans. Son plus haut fait d'armes : la résurrection du chef-d'œuvre de Méliès en bleu, blanc, rouge.

Rares étaient les versions couleur des films de Méliès. Peintes à la main qu'elles étaient, les 13 374 images du *Voyage* par une petite armée

d'ouvrières. Plus onéreuses du billet que les autres, ces copies aux teintes délavées faisaient le délice des bourgeois. Céline, enfant de la misère, n'eut droit qu'au noir et blanc.

La postérité aussi, car *Le voyage* en couleurs fut longtemps considéré comme perdu.

Qu'une version ait été retrouvée et acquise en 1993 par Lobster Films à la Cinémathèque de Barcelone tenait déjà de l'improbable. Reconstituer la pellicule agglutinée flirtait avec l'impossible.

Pourtant, au dernier Festival de Cannes, *Le voyage dans la Lune* en couleurs retrouvées était bel et bien lancé avec paillettes et flonflons sur une Croisette émue. Petit miracle devant nos yeux révélés, sur une musique originale de Air.

Or voici que l'obus rouge sur lune jaune du *Voyage* se pose à Montréal dès le 20 avril — franchement, ça ne se rate pas — au cinéma Excentris. Le classique restauré se voit assorti du documentaire *Le voyage extraordinaire* de Serge Bromberg et Eric Lange, fiers équilibreurs de Lobster Films. Ce film raconte, images d'archives et témoignages à l'appui, la vie de Georges Méliès aux 500 courts métrages

muets, dont 300 disparus (il brûla lui-même les pellicules de son studio de Montreuil au moment de sa ruine, alors jugé dépassé). Bientôt marchand de jouets à la gare Montparnasse, puis redécouvert par des cinéphiles, Méliès flotte désormais mythique sur la planète cinéma, et sur la lune aussi.

Le documentaire évoque également l'aventure inouïe de la restauration du *Voyage* en couleurs, la plus complexe de l'histoire du cinéma. Ce n'est qu'en 2010 que la technologie, un appareil photo numérique de trois millions de pixels, fut au point pour servir la cause. Deux fondations, Technicolor et Groupama Gan, s'en mêlèrent. Les images manquantes furent coloriées d'après la version noir et blanc, en recréant sur ordinateur le procédé original au flou si poétique.

J'ai appelé Eric Lange. « Pour moi, c'était la quête du Graal inaccessible, le *Voyage en couleurs* », disait-il. Pendant deux ans, image par image, avec Bromberg, Lange avait décollé le soir chez lui, après une plongée dans un bain acide, chaque image ou fragment d'image, dûment photographiée. Des milliers d'heures, mais il n'a pas compté. C'est une histoire de passion, voyez-vous !

« Mais le vrai mérite en revient à Méliès », disait-il. Moi, je voyais plutôt une chaîne de fous passionnés nous entraînant sur une lune éborgnée, où l'homme a marché depuis en cherchant en vain, mais le film corrige tout ça, ses mystérieux Sélénites.



RAPHAËL OUELLET

LÉO

SUITE DE LA PAGE E 1

pour développer d'autres projets éclatés, notamment avec sa conjointe, la dramaturge Évelyne de la Chenelière. Car au départ, rien ne le prédestinait à une carrière d'homme rose aux heures de grandes écoutes. Il y a cinq ans, le comédien avait même refusé de se pointer aux auditions auxquelles on l'avait pressé de participer!

« J'avais tellement d'autres projets que j'ai oublié l'audition. Après, ils n'avaient toujours pas trouvé le comédien voulu et ils m'ont rappelé. Voilà comment ça a commencé avec Les Parent! Je suis content car c'est une série exceptionnelle, mais les projets télé de cette qualité sont rares. Je ne cours pas après les rôles. Comme artiste, ce que je veux, c'est de continuer à explorer la mise en scène, poursuivre mes projets avec Evelynne et développer l'écriture scénique. »

otremblay@ledevoir.com

Le Devoir



Je pense à Yu
texte

Carole Fréchette
mise en scène

Marie Gignac
du

3 au 28 avril 2012
Une création du Centre du

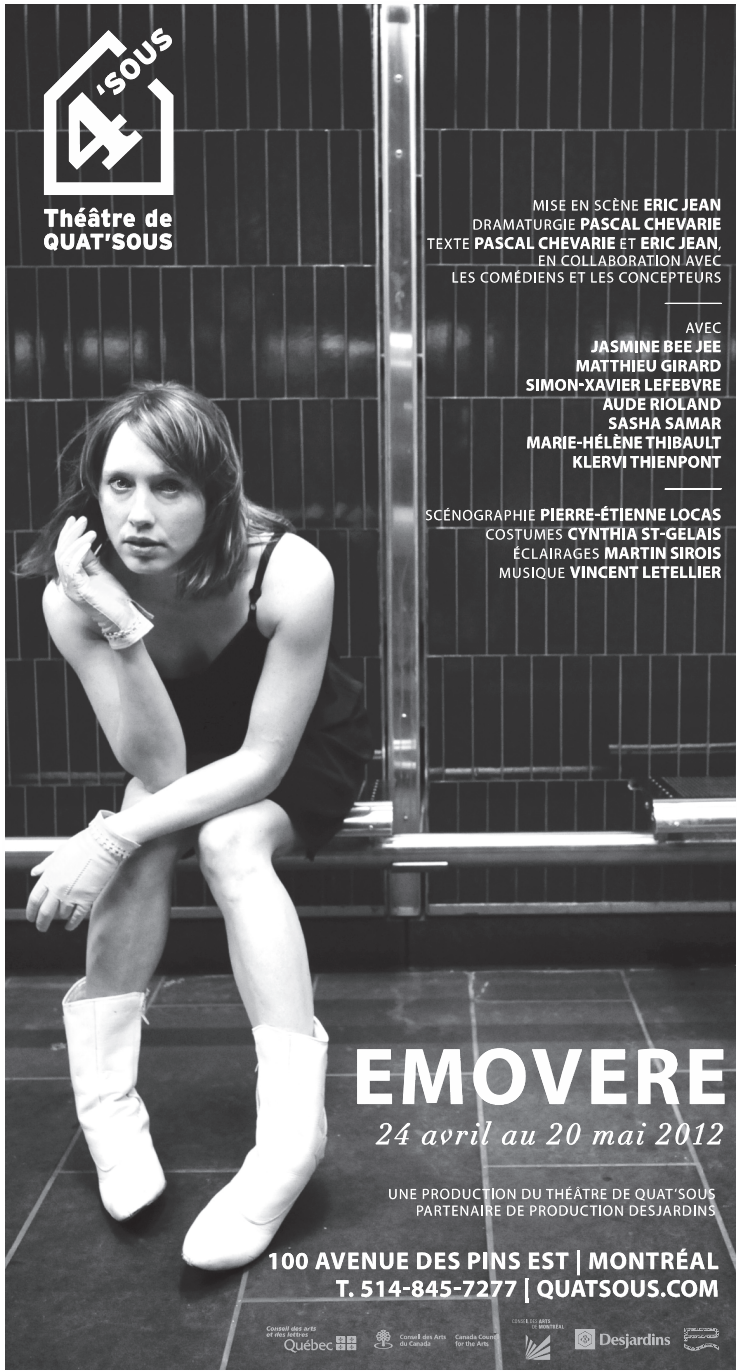
Théâtre d'Aujourd'hui
direction artistique Marie-Thérèse Fortin

avec
Marie Brassard
Marie-Christine Lê-Huu
Jean-François Pichette

collaborateurs
Stéphanie Capistran-Lalonde
Jessie Mill
Jean Bard
Cynthia Saint-Gelais
André Rioux
Philippe Brault
David Leclerc
Loïc Lacroix Hoy
Suzanne Trépanier

partenaires de saison
Hydro Québec **LE DEVOIR** **BMO** **Groupe financier**

Conseil des arts et des lettres Québec **Conseil des Arts du Canada** **Canada Council for the Arts** **CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL**



4'sOUS
Théâtre de QUAT'SOUS

MISE EN SCÈNE **ERIC JEAN**
DRAMATURGIE **PASCAL CHEVARIÉ**
TEXTE **PASCAL CHEVARIÉ ET ERIC JEAN**
EN COLLABORATION AVEC LES COMÉDIENS ET LES CONCEPTEURS

AVEC
JASMINE BEE JEE
MATTHIEU GIRARD
SIMON-XAVIER LEFEBVRE
AUDE RIOLAND
SASHA SAMAR
MARIE-HÉLÈNE THIBAUT
KLERVI THIENPONT

SCÉNOGRAPHIE **PIERRE-ÉTIENNE LOCAS**
COSTUMES **CYNTHIA ST-GELAIS**
ÉCLAIRAGES **MARTIN SIROIS**
MUSIQUE **VINCENT LETELIER**

EMOVERE
24 avril au 20 mai 2012

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS
PARTENAIRE DE PRODUCTION DES JARDINS

100 AVENUE DES PINS EST | MONTRÉAL
T. 514-845-7277 | QUATSOUS.COM



EN PREMIÈRE NORD-AMÉRICAINE

Des Femmes Au CNA.ca

CULTURE › THÉÂTRE

Cérémonie ludique en forme de happening

MARIE LABRECQUE
Collaboratrice

L’affiche du spectacle titille d’emblée la curiosité. On y voit un Michel Monty barbu en robe écarlate scintillante, tronçonneuse à la main. Le titre, accrocheur, n’est pas en reste : *Leçon d’hygiène, bestialités et mets canadiens*. L’auteur et metteur en scène avoue qu’il voulait simplement former une image intrigante autour de cette création, qualifiée d’objet ludique et éclaté en forme de happening.

« *À la fois drôle et étrange* », la production de Transthéâtre y convie le public à un rituel de mise à mort. Afin de sauver l’humanité, un créateur influent mais mystérieux décide de lancer une révolution artistique. Et comme une révolution digne de ce nom requiert un sacrifice, un volontaire accepte de mourir pour la cause de l’art...

Le show propose un questionnement critique, par la dérision, sur le culte de la personnalité et la responsabilité de l’artiste. « *Jusqu’où suit-on un artiste dans ses affirmations, ses lubies ? Est-ce que l’artiste a le droit d’affirmer n’importe quoi au nom de la liberté artistique ?* » Monty se demande aussi si la société a le devoir de s’intéresser à un artiste créant dans sa bulle, ou si l’artiste doit à l’inverse « *être en constant dialogue avec le monde qui l’entoure* ». Il se réclame plutôt de cette dernière école de pensée. Pour lui, le rôle de l’artiste consiste à « *digérer le monde, à absorber l’expérience humaine* », pour ensuite la transposer à travers sa vision personnelle.

Le créateur constate avec agacement la prédominance du culte de la personnalité, autant en politique qu’en art, dans notre société axée sur l’image. « *On vit dans un monde où le contenant l’emporte sur le contenu. Il y a des artistes chez qui la personnalité, ou le discours autour de l’œuvre, est plus importante que celle-ci.* » Ce qui permettrait à l’art d’aujourd’hui de pouvoir être « *n’importe quoi* », pour autant que l’artiste puisse l’enrober d’une argumentation susceptible d’intéresser une élite. Et cette personnalisation colore notre perception de l’œuvre, selon la signature qui l’accompagne. Plutôt que de prendre l’œu-



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR
Avec *Leçon d’hygiène, bestialités et mets canadiens*, Michel Monty propose un questionnement critique, par la dérision, sur le culte de la personnalité et la responsabilité de l’artiste.

vre en soi, « *telle qu’elle est, on l’aborde comme le prochain film de Lars von Trier, la prochaine pièce de Wajdi Mouawad* »...

À travers le sacrifice consenti d’un livreur de pizzas déprimé (Igor Ovadis), la pièce montre aussi une élite artistique qui se croit supérieure aux gens ordinaires. Michel Monty aborde le sujet avec précaution : « *C’est dangereux parce que, dans notre monde, l’artiste n’est pas très valorisé... Mais ça m’agace, le discours ambiant où l’artiste est moralement au-dessus. Au-dessus de quoi ? L’artiste fait partie du monde. Moi, j’ai toujours voulu faire des shows qui plairaient autant à des initiés qu’à quelqu’un qui n’est jamais allé au théâtre. C’est essentiel pour moi. Et je crois que j’ai réussi, sans faire de compromis. Je pense que les spectateurs ont envie d’être dérangés.* »

Bref, des questions délicates, mais soulevées ici avec humour.

Créer dans le danger

Sur le plan formel, *Leçon d’hygiène*... est né de son envie d’un espace de liberté. « *J’ai souvent fait des mises en scène réglées au quart de tour, dit le metteur en scène de Champ de mars. Ici, quand on a commencé à travailler il y a un mois, le texte n’était pas écrit. J’avais un canevas, une structure, des personnages, des idées de scènes. Mais j’ai confié à chaque comédien la mission d’écrire sa partition. C’est un travail collectif.* »

Dans ce show créé dans l’urgence, le quatrième mur n’existe pas, et le spectateur est appelé à prendre position. Ajoutez la possible présence d’animaux sur scène... « *Le spectacle sera différent tous les soirs, parce qu’il contient des*

éléments aléatoires. J’avais envie d’être déstabilisé, de vivre un peu dangereusement. »

Plus que jamais, Monty, qui joue lui-même le maître de cérémonie dans le spectacle, a envie de s’éclater au théâtre. Son passage récent au septième art, avec la réalisation du long métrage *Une vie qui commence*, l’a comme libéré des contraintes du réalisme. « *Le cinéma est beaucoup plus apte à traduire la réalité que le théâtre. J’ai fait plusieurs shows réalistes avec La Licorne, aventures que j’ai beaucoup aimées. Mais j’ai envie maintenant d’aller dans des univers très décalés au théâtre, de me donner une liberté.* »

Très polyvalent, l’auteur du Pensionnat déteste être catalogué, identifié à un style. Avec Transthéâtre, la compagnie qu’il dirige en compagnie de Brigitte Poupart depuis 21 ans, il a créé un véhicule propice à diverses expériences audacieuses et différentes, de Cérémonials aux *Cabarets insupportables*. « *On a toujours résisté à l’idée de se cantonner dans un créneau esthétique. Ce qui détermine nos spectacles, c’est toujours une prise de parole, un questionnement par rapport au monde qui nous entoure.* »

Il dépeint cette compagnie comme un terrain de jeu indispensable. « *On n’y fait pas d’argent — je ne me paie même pas de cachet pour Leçon d’hygiène... Il y a moins de contraintes. On peut se permettre d’être audacieux. Si on garde la compagnie, c’est vraiment pour la liberté qu’elle nous offre. Une compagnie de création comme la nôtre existe pour pouvoir faire là ce qu’on ne peut pas faire ailleurs. Et idéalement, proposer au public ce qu’il ne verra pas ailleurs non plus. Un peu briser l’uniformité du paysage. Et le Théâtre La Chapelle, c’est peut-être le dernier lieu à Montréal où on peut se permettre ça. Je ne vois pas quel autre théâtre prendrait un spectacle comme Leçon d’hygiène, bestialités et mets canadiens. Tout est rendu bien corporatif...* »

Le Devoir

LEÇON D’HYGIÈNE, BESTIALITÉS ET METS CANADIENS

Dramaturgie et mise en scène de Michel Monty
Texte de Michel Monty, Simon Lacroix, Justin Laramée et Mathieu Quesnel
Du 12 au 21 avril, au Théâtre La Chapelle

ESPACE GO

UNE VIE POUR DEUX

LA CHAIR ET AUTRES FRAGMENTS DE L'AMOUR

D'APRÈS LE ROMAN DE MARIE CARDINAL
UNE PRODUCTION D'ESPACE GO

DU 24 AVRIL
AU 19 MAI 2012

TEXTE D'EVELYNE DE LA CHENELIÈRE
AVEC JEAN-FRANÇOIS CASABONNE + VIOLETTE CHAUVEAU + EVELYNE DE LA CHENELIÈRE
MISE EN SCÈNE D'ALICE RONFARD

THÉÂTRE ESPACE GO
4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
BILLETTERIE : 514 845-4890 ESPACEGO.COM

Partenaire de production
Hydro Québec

transat

LA VEILLÉE PRÉSENTE

L'ÉCLIPSE

DE JOYCE CAROL OATES

Du 24 avril au 19 mai 2012

Mise en scène
Carmen JOLIN

Traduction
Maryse WARD

Avec
Andrée LACHAPELLE
Ansie ST-MARTIN
Debbie LYNCH-WHITE
et Jacques BARIL

Partenaire de production
Hydro Québec

Concepteurs
Loïc LACROIX-HOY :: Stéphane MÉNIGOT :: Marie-Noëlle KUIS :: Nikita U

THÉÂTRE PROSPERO

BILLETTERIE 514.526.6582
RÉSEAU ADMISSION 1855.790.1245
WWW.THEATREPROSPERO.COM

Partenaire de production
Hydro Québec

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

SAISON 11-12

SALLE FRED-BARRY

Bigger than Jesus (version française)

Du 12 au 21 avril 2012

Conception et texte : Rick Miller et Daniel Brooks | Traduction : Rick Miller et Marie Gignac
Mise en scène : Daniel Brooks | Avec Rick Miller

Une production de WYRD Productions
et Necessary Angel présentée par le Théâtre Denise-Pelletier

Billetterie 514 253-8974

1-855-790-1245
ADMISSION.COM

Variations et résonances

www.denise-pelletier.qc.ca

Extraordinaire... Fabuleux... Étonnant.
Je recommande le spectacle aux gens de tous âges.
À voir absolument.

Georges Nicholson, *Je l'ai vu à la radio*, RC, juin 2010

Photo : Craig Francis

CULTURE › DANSE

DANSE

Le retour de l'Alvin Ailey Dance Theater

FRÉDÉRIQUE DOYON

Chantres de la danse moderne américaine, les 30 danseurs de l'Alvin Ailey Dance Theater (AADT) reviennent à Montréal cette semaine après avoir été accueillis avec ferveur en 2007, à l'invitation des Grands Ballets canadiens.

La soirée est articulée autour de l'œuvre phare d'Alvin Ailey et du répertoire afro-américain, Revelations, qui théâtralise la souffrance et les espoirs du peuple noir dans les champs de coton, sur fond de gospel, de blues et de ragtime. Mais elle lève aussi le voile sur l'avenir de la troupe en offrant trois pièces du nouveau directeur artistique, Robert Battle. A cheval sur le passé, éperonnant l'avenir.

Créée en 1960, deux ans seulement après la fondation de la compagnie, Revelations pose un jalon incontournable dans l'histoire de la danse moderne. Alvin Ailey, alors âgé de moins de 30 ans, puisait dans ses souvenirs d'enfant noir grandissant dans le Texas rural des années 1930.

« Si la pièce touche encore aujourd'hui, c'est parce que c'est un vrai chef-d'œuvre intemporel, estime Robert Battle, en entrevue téléphonique. Et pour moi, le signe d'un chef-d'œuvre, c'est qu'on peut le rattacher à ses propres sentiments, peu importe son milieu, sa religion, son âge. Qu'on soit en Russie, en Israël ou aux États-Unis, les gens célèbrent cette pièce et en sortent joyeux. »

Une autre pièce d'Ailey, *Streams* (1970), salue le travail plus abstrait du chorégraphe, plus « serein », aussi, selon M. Battle. Solos, duos et mouvements d'ensemble sont portés par la musique de Miloslav Kabelac.

Héritage et innovation

Alvin Ailey aura créé 79 ballets avant d'être emporté par le sida en 1989 à 58 ans. Il a demandé alors à sa muse et danseuse, Judith Jamison, de prendre la barre de la compagnie. Celle-ci a cédé sa place l'été dernier à Robert Battle.

Ce troisième règne au lourd héritage est scruté de près par les aficionados de la danse aux États-Unis. Il est souvent décrit comme un outsider, puisqu'il n'a pas dansé pour l'AADT et qu'il menait encore, jusqu'à tout récemment, sa propre compagnie.

« Je n'ai jamais eu le sentiment d'être un outsider », confie celui qui a tout de même créé sept pièces pour différentes composantes de l'AADT (troupe principale, troupe junior, école professionnelle) de-

puis 1999. Il s'en remet à la philosophie même d'Alvin Ailey, dont le répertoire total de plus de 200 pièces a aussi compté sur le talent de quelque 80 chorégraphes invités. « Les autres chorégraphes qui ont contribué à l'essor de la compagnie, en m'incluant, sont devenus membres de la grande famille. »

Il trouve essentiel de garder vivante l'œuvre du fondateur, d'offrir une vitrine à la culture afro-américaine, mais

« cette expérience culturelle est vaste, rappelle-t-il. Il faut utiliser cette histoire pour exprimer qui nous sommes aujourd'hui. Et nous ne sommes limités que par notre imagination, comme Afro-Américain et comme humain. »

Polyvalence et expressivité

Sa première saison à la barre de la compagnie a déjà vu passer les créations de l'Israélien Ohad Naharin et du maître du hip-hop Renée Harris. « Battle est un innovateur, mais pas un renégat imprudent », écrivait le *Miami New Times* en février.

Au-delà des allégeances diverses, le jeune directeur sait qu'il doit surtout cultiver les qualités emblématiques des danseurs de l'AADT, qui forment la réelle force de la compagnie : « polyvalence », « physicalité », « expressivité » et « accessibilité », énumère-t-il. « Si 23 millions de personnes sont venues à nos spectacles, c'est parce qu'elles ne vivent pas juste une expérience visuelle, elles ressentent ce qu'elles voient, ça touche les gens au cœur. C'est la marque de la compagnie. Je ne veux pas d'une danse élitiste. »

Les trois autres pièces du programme de l'AADT portent sa signature : les solos *In/Side* et *Takademe* et le sextet masculin *The Hunt*. Le premier solo est porté par la voix de Nina Simone. Le second déconstruit la danse indienne katha sur un chant de Sheila Chandra. *The Hunt* réveille l'instinct de prédateurs des hommes.

« J'aime les danseurs qui disent quelque chose à travers le mouvement, plutôt que le geste pour le geste. Je crois que c'est le fondement de la danse moderne : essayer non seulement d'être vu, mais aussi d'être entendu. »

Le Devoir

REVELATIONS, ET AUTRES CRÉATIONS CHOREGRAPHIQUES

Alvin Ailey Dance Theater, le 17 avril au Centre national des arts d'Ottawa et du 19 au 21 avril au Théâtre Maison-neuve de la Place des Arts.

Ce qu'il reste d'humain après le déluge techno

L'artiste japonais Hiroaki Umeda lance le 7^e festival Temps d'images

FRÉDÉRIQUE DOYON

Dans le flot de spectacles de l'ultime édition du FIND (Festival international de nouvelle danse), le souvenir du jeune artiste japonais Hiroaki Umeda reste prégnant. Dans une pluie de pixels et de sons, le lent mouvement d'un corps concentre l'attention, distord le temps, renverse l'impression de surcharge.

C'était en 2003, avant l'éclosion des réseaux sociaux qui ont décuplé l'information en circulation et les sollicitations quotidiennes. Hiroaki Umeda, la vingtaine à moitié entamée, venait d'esquisser la curieuse condition de l'*Homo technicus* du XXI^e siècle. Voilà que le jeune prodige devenu grand revient démarrer le 7^e festival Temps d'images à l'Usine C avec un programme double, Haptic et *Holistic Strata*.

L'artiste porte plusieurs chapeaux : vidéaste, compositeur, chorégraphe et interprète. Sa danse solo reste loin du langage formel tel qu'on l'enseigne. Elle ressemble à du hip-hop au ralenti, proche parfois du butô. Et pourtant, prévient-il, s'il a essayé plusieurs styles de danse, il n'a jamais suivi de cours de butô.

« La danse est quelque chose de stylisé ; moi, je me concentre sur le mouvement comme fonction du corps », explique-t-il en entrevue, après avoir confié qu'il avait arrêté ses cours de danse, qui ne convenaient pas à son corps. « Pour moi, la



SOURCE TEMPS D'IMAGES

Une scène de *Holistic-Strata* du jeune artiste Hiroaki Umeda

danse, c'est plusieurs couches de mouvements, que je crée avec mon corps, le son et la vidéo. »

Son approche de la technologie reste d'une certaine manière assez modeste. Hiroaki Umeda tente de révéler ce qui reste d'humain quand on est plongé au cœur des mutations technologiques.

« Les gens disent que mes pièces tiennent de la haute technologie. Pour moi, l'ordinateur est un outil ordinaire qu'on utilise dans la société aujourd'hui. C'est juste un outil pour l'œuvre. »

De fait, les images vidéo abstraites, traitées comme de la lumière, sont projetées selon des techniques plutôt classiques, sur un écran et sur son corps, et non en 3D. Mais l'ensemble de l'œuvre, avec le traitement sonore et la qualité

du mouvement, peut donner l'impression de vivre une expérience stéréoscopique.

Holistic Strata explore justement les possibles de la perception sensorielle, et plus spécialement les mécanismes à l'œuvre dans les illusions qu'elle peut induire. « La perception visuelle est à la base de la performance, de la chorégraphie », rappelle-t-il. Il utilise aussi des censeurs — une « vieille technique » pour les mordus de la recherche de pointe — qui captent ses mouvements et les traduisent en sons et en images.

Pour Haptic, l'artiste délaie carrément l'information et la projection vidéo pour embrasser le champ chromatique de la lumière. Loin des associations habituelles entre les couleurs et

les stimuli physiologiques (rouge/colère, bleu/apaisement), il se concentre sur « l'aspect physique de la perception de la couleur, [...] pour donner corps aux relations qu'elle entretient avec la danse », explique-t-il dans un des documents descriptifs.

Scène et écran

Temps d'images convie chaque année des artistes de la scène qui jouent avec les images en déjouant les habituels rapports entre le public, la scène et l'écran. Les autres invités internationaux de cette septième édition : les Belges Anne De Mey, chorégraphe, et Jaco Van Dormael, cinéaste, présentent leur projet fou *Kiss & Cry*, qui cumule chorégraphie en miniature pour les doigts, séance de cinéma et *making of* d'un film.

Du Québec, Martin Tétreault dépoussière les tournesques dans *Points, lignes avec haut-parleurs*, quatorze platinistes. Marie Brassard donnera (gratuitement !) un avant-goût de sa prochaine création inspirée de la ville de Trieste. À surveiller aussi du côté québécois : Stéphane Gladyszewski, virtuose d'une technologie à dimension humaine, qui vous donne rendez-vous avec un étranger dans *Tête-à-tête*.

Le Devoir

Temps d'images, du 19 au 27 avril à l'Usine C. www.usine-c.com

Appels de candidatures

Concours nationaux

Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine

INTÉGRATION DES ARTS À L'ARCHITECTURE ET À L'ENVIRONNEMENT

Le Centre universitaire de santé McGill (CUSM) et le ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine annoncent la tenue de concours en vue de la création de deux œuvres d'art pour le site Glen, soit une œuvre pour la place d'accueil (œuvre 01) et une œuvre à l'intérieur de l'Institut de recherche (œuvre 06). Ces concours sont lancés en vertu de la Politique d'intégration des arts à l'architecture et à l'environnement des bâtiments et des sites gouvernementaux et publics du gouvernement du Québec et dans le cadre du projet de redéploiement du CUSM.

Le CUSM regroupe des hôpitaux d'enseignement affiliés à l'Université McGill : l'Hôpital de Montréal pour enfants, l'Hôpital général de Montréal, l'Hôpital Royal Victoria, l'Institut et Hôpital neurologiques de Montréal ainsi que l'Institut thoracique de Montréal. Depuis 2008, l'Hôpital de Lachine et le Pavillon Camille-Lefebvre sont également membres du CUSM.

CONCOURS ŒUVRE 01 – PLACE D'ACCUEIL

La place d'accueil du site Glen permettra d'offrir à tous ceux qui fréquenteront le CUSM un parc aménagé qui se verra à la fois une place publique ainsi qu'un lieu de passage, de rassemblement et de détente où ils pourront circuler pour se rendre au centre de santé ou s'arrêter pour s'offrir un moment de repos.

Le CUSM désire poser un geste significatif par l'intégration d'une œuvre d'art surtout riche de portée. Fragmentée ou d'une seule pièce, l'œuvre doit être une sculpture monumentale de facture contemporaine, très visible en toutes saisons. L'ensemble de ses qualités, tant conceptuelles que plastiques et esthétiques, lui confèrera un caractère identitaire et signalétique. En synergie avec son environnement, elle suscitera un fort sentiment d'accueil, de fierté et d'humanité. Un espace au sol circulaire, d'un diamètre de 30 m, est mis à la disposition de l'artiste et correspond à la partie centrale du parc aménagée en place publique.

Un comité de sélection retiendra la candidature de sept artistes qui seront invités à proposer une œuvre en présentant le concept accompagné d'une maquette et de divers devis. Une somme forfaitaire de 11 500 \$ sera accordée à chaque artiste pour l'élaboration de sa proposition. Le budget total alloué à la conception finale, à la réalisation et à l'installation de l'œuvre choisie sera de 919 500 \$.

CONCOURS ŒUVRE 06 – INSTITUT DE RECHERCHE

L'œuvre pour l'Institut de recherche doit être une sculpture aérienne qui prendra place dans la partie supérieure de l'atrium qui est d'une hauteur équivalant à cinq étages. L'espace mis à la disposition de l'artiste est un volume mesurant environ 7 m de large, 18 m de long et 8 m de haut. Fragmentée ou d'une seule pièce et ancrée sur les colonnes de béton des murs longitudinaux, l'œuvre pourra tirer profit de la lumière naturelle provenant de lanterneaux disposés au niveau de la toiture de l'atrium.

Sur le plan conceptuel, et en plus des valeurs fondamentales du CUSM, l'artiste doit prendre en compte l'esprit de recherche, de découverte et d'innovation qui anime les usagers du lieu et la notion de synergie qui caractérise leur travail. L'œuvre en sera évocation mais non pas une illustration littérale.

Un comité de sélection retiendra la candidature de cinq artistes qui seront invités à proposer une œuvre en présentant le concept accompagné d'une maquette et de divers devis. Une somme forfaitaire de 10 000 \$ sera accordée à chaque artiste pour l'élaboration de sa proposition. Le budget total alloué à la conception finale, à la réalisation et à l'installation de l'œuvre choisie sera de 690 000 \$.

CONDITIONS D'ADMISSIBILITÉ

Pour que sa candidature soit considérée admissible, le candidat doit notamment :

- avoir la citoyenneté canadienne ou le statut de résident permanent;
- avoir sa résidence principale au Québec depuis au moins 12 mois;
- être un artiste professionnel en arts visuels ou en métiers d'art au sens de la Loi sur le statut professionnel des artistes des arts visuels, des métiers d'art et de la littérature et sur leurs contrats avec les diffuseurs. Dans le cadre de ce concours, on entend par « artiste professionnel » un individu ou un collectif, permanent ou non;
- avoir soumis, au plus tard le 18 mai 2012, un dossier de candidature complet, en français, et constitué des pièces suivantes :
 - un curriculum vitae d'un maximum de trois pages;
 - un dossier visuel composé de photos numériques d'œuvres récentes, accompagné d'une description de chacune d'elles;
 - une lettre d'intérêt, d'un maximum de deux pages, dans laquelle figurent les motifs justifiant le dépôt de la candidature.

Le candidat désirant s'inscrire aux deux concours doit présenter un dossier complet pour chacun.

Le candidat doit obligatoirement prendre connaissance des explications plus détaillées sur le contexte du concours, les programmes d'intégration et les modalités d'inscription, disponibles au www.mcccf.gouv.qc.ca/concoursnational.

À noter que tout dossier incomplet ne sera ni évalué ni retourné au candidat.

Centre universitaire de santé McGill
McGill University Health Centre

GRUPE IMMOBILIER
SANTÉ MCGILL

Les Services
SNC-LAVALIN

Québec

PREMIER Acte
THÉÂTRE ÉMERGENT
premieracte.ca

UN REGARD NEUF
SAISON
2011-2012

AMOURS ÉCUREUILS

TEXTE DE JEAN-MICHEL GIROUARD MISE EN SCÈNE DE VINCENT CHAMPOUX
DU 17 AVRIL AU 4 MAI 2012 À 20H
ET LE 5 MAI 2012 À 15H

INTERPRÉTATION DE MARIE-HÉLÈNE GENDREAU ET JEAN-MICHEL GIROUARD
SCÉNÉGRAPHIE DE MARIE-RENÉE BOURGET MARIE-RENEE BOURGET ÉCLAIRAGES DE MATHIEU C. BERNARD

870, DE SALABERRY,
QUÉBEC

Billetech 418 643-8131

Hydro Québec
Desjardins
LE DEVOIR

« [...] TABLEAUX MIMÉS AVEC UNE ADMIRABLE MAÎTRISE DU CORPS PAR SEPT INTERPRÈTES VIRTUOSES » – Voir, Elsa Pépin

« LES ACTEURS SONT PRÉCIS, IMPRESSIONNANTS ET ÉMOUVANTS »
– La Presse, Luc Boulanger

« C'EST PARFOIS AMUSANT, PARFOIS TROUBLANT MAIS TOUJOURS INTÉRESSANT » – *Pieuvre.ca*, Valérie Carrière

OMNIBUS Le corps du théâtre

Jab barnack!

Sus aux bons sentiments !
Foin de la bonne conscience !

27 MARS » 21 AVRIL 2012
de JEAN ASSELIN et RÉAL BOSSÉ

avec SYLVIE MOREAU » MARIE LEFEBVRE » AUDREY BERGERON » ANNE SABOURIN
» GUILLAUME CHOUINARD » BRYAN MORNEAU » SACHA OUELLETTE-DEGUIRE
Scénographie et costumes SOPHIE BOURGEOIS assistée de SARAH SLOAN Lumières MATHIEU MARCIL Son ÉRIC FORGET

OMNIBUS 1945, rue Fullum, Montréal, ☎ Frontenac

BILLETTERIE 514.521.4191
Tarifs : Régulier 29 \$. Étudiant 22 \$
www.mimeomnibus.qc.ca

Montréal Québec

CULTURE › MÉDIAS

Culture et communauté : les leçons de Radio Ville-Marie

Le directeur sortant de RVM à l'heure des bilans de son média atypique mais de plus en plus populaire

STÉPHANE BAILLARGEON

Radio Ville-Marie (RVM), ce n'est pas une radio, c'est un paradoxe.

Pendant que les autres médias bataillent ferme pour survivre, celui-là se porte de mieux en mieux. Pendant que les autres attisent les tensions religieuses, celui-là place la spiritualité et la religion au cœur de sa raison d'être. Pendant que beaucoup évacuent la culture ou la réduisent à sa portion industrielle, celui-là l'élargit et enrichit la perspective culturelle en parlant opéra, littérature ou théâtre.

Cet acharnement à donner « un sens à la vie », comme le dit le slogan officiel, RVM le doit en bonne partie au directeur général Jean-Guy Roy, qui vient de quitter ses fonctions après douze ans de loyaux services.

« On a tout vu depuis le début du siècle dans les médias, des fusions, des fermetures, mais je trouve que RVM a réussi à se positionner, à trouver son créneau », résume M. Roy, interviewé jeudi, jour de l'organisation d'une grande fête pour lui rendre hommage. Il a été remplacé par Raynald Gagné. « Je suis particulièrement fier de la place faite à la culture, à notre patrimoine culturel qui est finalement bien négligé par les médias actuellement. En creusant ce patrimoine, nous avons trouvé notre identité finalement. »

Les exemples concrets se multiplient. Le Conservatoire en ondes (samedi, 17 heures) relaie les concerts de l'institution. Vivante poésie (dimanche 21 h) ne parle que de ça. La grille offre aussi des cases à l'histoire, aux grands entretiens, à la littérature, au théâtre et à tous les

genres musicaux, dont le chant grégorien, l'opéra et le classique, évidemment. Neuf fois sur dix, quand RVM diffuse de la chanson, elle est francophone.

« RVM est né dans le cadre du 350^e anniversaire de fondation de Montréal, explique encore M. Roy. Cette histoire, notre identité, est d'abord judéo-chrétienne, et j'ai proposé de puiser dans ce riche héritage. Quand je suis arrivé à la station, il y avait davantage de dévotion, de prières. Mais au fond, il n'y a pas de foi, d'identité chrétienne sans culture. Éduquer au beau, c'est ouvrir à plus grand que soi. La beauté, dans une pièce de théâtre, une symphonie, une chanson ou un paysage ouvre sur le merveilleux, sur plus grand que soi. »

S'ouvrir au monde

Jean-Guy Roy est arrivé à la direction générale de Radio

Ville-Marie en mars 2000 fort de plusieurs expériences en management, mais aussi comme psychothérapeute et d'une éducation hors norme, avec quatre maîtrises en poche (éducation, management, counseling et théologie). On peut lire son carnet Web, « Un regard sur l'actualité », à l'adresse leblogue-dudg.com. Il a publié son 400^e billet le 30 mars, juste avant son départ de la station.

Cet homme engagé n'a pas qu'ouvert la chaîne sur la culture. Il l'a ouverte sur le monde, par exemple en se rapprochant de Radio Vatican (on peut entendre ses excellents bulletins d'information) et de l'important réseau de quelque 2000 radios chrétiennes dans le monde.

M. Roy a également préparé l'arrimage au Web qui se concrétisera à l'automne avec la multiplication des baladodiffusions. Le directeur... refondateur a aussi ouvert la radio sur la ville en déménageant le quartier général dans le sud-ouest de la métropole. Ses beaux studios jouxtent le canal de Lachine.

L'ouverture s'est aussi faite sur tout le Québec avec le développement d'un réseau liant le 91,3 FM de Montréal et cinq stations affiliées (Gatineau, Rimouski, Sherbrooke, Trois-Rivières et Victoriaville). Ce petit consortium, avec ses 115 animateurs et chroniqueurs bénévoles, a maintenant passé le cap du demi-million d'auditeurs par semaine. Le financement vient de ces fidèles qui fournissent les deux tiers du budget. Le prochain radio-don aura lieu en mai.

« RVM est devenue la radio des gens, explique alors l'ex-directeur. Cette radio a développé un fort sentiment d'apparte-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

nance, une communauté. Nous avons par exemple développé une série avec Jean-Marie Lapointe sur les personnes handicapées. Nous avons diffusé des séries sur la santé mentale, sur l'itinérance. Quel média parle de ces réalités ? »

Ces choix atypiques, non payants, sont possibles parce que RVM ne court pas après les cotes d'écoute ou les profits. Elle opère sous licence commerciale, mais chapeautée par un organisme sans but lucratif. « Nous ne sommes pas là pour faire de l'argent. Il faut trouver des sous, il faut vivre, il faut respecter le volet commercial, mais RVM n'existe pas pour le profit. »

Elle existe, sinon par prosélytisme, du moins en partie

pour relayer une perspective religieuse, judéo-chrétienne sur le monde. L'ex-directeur l'évalue au tiers de la grille. Cette programmation tout aussi atypique, d'une radio paradoxale, fait d'ailleurs une bonne place quotidienne aux voix non-catholiques.

« Cette dimension spirituelle fait partie de nos vies et plus personne n'en parle, en tout cas peu de médias en parlent positivement, dit Jean-Guy Roy. Au fond, dans le contexte actuel des tensions interreligieuses, notre radio est une radio de dialogues. Nous offrons aux gens de partager et d'échanger autour de la réalité spirituelle. C'est un espace ouvert pour la prise de parole. »

Le Devoir

SAISON 2011 > 2012

DANSE

DERNIÈRE CE SOIR

CENTRE CHORÉGRAPHIQUE NATIONAL DE CRÉTEIL ET DU VAL-DE-MARNE /

COMPAGNIE KÄFIG [France]

CORRERIA + AGWA

MOURAD MERZOUHI

12 > 13 > 14 AVRIL

Théâtre Maisonneuve

dansedanse.net

laplacedesarts.com

514 842 2112 / 1 866 842 2112

USINE C

7^e édition

FESTIVAL TEMPS D'IMAGES

19 → 27 AVRIL 2012

19, 20 & 21 AVRIL

HOLISTIC STRATA (JAPON)

de et avec HIROAKI UMEDA

arte

USINE-C.COM / BILLETTERIE 514.521.4493

UBISOFT

LES FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL

en collaboration avec Ford

24^e édition

DU 7 AU 16 JUIN

LES FILLES DE CALEB

L'OPÉRA FOLK DE MICHEL RIVARD

avec Daniel Boucher, Luce Dufault, Bruno Pelletier et plusieurs autres

samedi 9 et dimanche 10 juin

THÉÂTRE MAISONNEUVE • 20 h

DOUZE HOMMES RAPAILLÉS

CHANTENT GASTON MIRON

VINCENT VALLIÈRES MICHEL RIVARD YANN PERREAU RICHARD SÉGUIN JIM CORCORAN LOUIS JEAN CORMIER MARTIN LÉON YVES LAMBERT DAVID MARIN PIERRE FLYNN DANIEL LAVOIE et GILLES BÉLANGER

L'ÉVÉNEMENT ✨transat du 14 au 16 juin

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE • 20 h

LES GRANDS SPECTACLES en collaboration avec

Claude DUBOIS

vendredi 15 juin

SALLE WILFRID-PELLETIER, PdA • 20 h

BILLETTERIE

BÉNÉFICIEZ D'AVANTAGES AVEC LE PROGRAMME DE RÉCOMPENSES VISA DESJARDINS AU 1 877-BILLET

PLACE DES ARTS 514 842-2112 1 866 842-2112 laplacedesarts.com

MÉTROPOLIS 1 855 790-1245 admission.com ticketmaster.ca

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE 514 866-8668 tnm.qc.ca

INFO-FRANCOS 514 876-8989 • 1 855-FRANCOS • FRANCOFOLIES.COM

LOTO QUÉBEC Desjardins SAO Hydro Québec M ((SiriusXM)) transat

Canada musique Québec SOCAN IECM sacem

Montréal Québec

CULTURE **DE VISU**

Une question mal élucidée

LA QUESTION DE L'ABSTRACTION**AUTOUR DE L'ABSTRACTION**

Musée d'art contemporain de Montréal, 185, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'en avril 2016.

JÉRÔME DELGADO

Collaborateur

La question de l'existence d'un musée, de son éternel besoin de s'agrandir, doit-elle transparaître dans la programmation, dans la manière dont on monte les expositions ? Non, suppose-t-on, dans la mesure où ce sont deux domaines distincts. L'esthétique peut réagir au politique, mais le politique ne doit pas s'ingérer dans l'esthétique. Avec *La question de l'abstraction*, sa nouvelle exposition permanente, le Musée d'art contemporain de Montréal (MACM) semble pourtant penser le contraire.

Le MACM n'aurait pas pu s'y prendre autrement pour démontrer le manque d'espace auquel il est confronté. L'expo inaugurée cette semaine respire mal, très mal, au point où l'on se demande vraiment pourquoi autant d'œuvres (110) ont été retenues.

Certes, *La question de l'abstraction* porte sur une histoire riche et complexe, difficile à résumer. Entre la fantaisie en couleurs et en prémices figuratives d'Alfred Pellán — l'huile *Sous-terre* (1939) — et le canevas translucide et presque vide d'un

Chris Kline — l'acrylique *Divider* (2011) —, force est de constater que le genre abstrait n'a ni une école ni une époque. La démonstration aurait cependant gagné à être élaguée.

Divisée par sections, et montée selon un principe chronologique, l'expo souffre de l'importance accordée par la commissaire Josée Bélisle aux premières décennies de l'abstraction au Québec. Elle a raison de souligner la profusion des années 1940 à 1960. Sauf qu'il y a un déséquilibre notable entre ces premières sections et les dernières, plus espacées, et fourre-tout aussi. Ceux qui y perdent le plus, ce sont les artistes, finalement.

Présentation

Par leur taille et leur importance historique, certains tableaux auraient mérité un mur à eux seuls. C'est le cas de *Peinture n° 43* (1962), du jeune Jacques Hurtubise, sorte d'amalgame entre les courants expressifs chers à certains et l'organisation de la surface défendue par d'autres. L'œuvre se trouve pourtant coincée et voisine le tableau d'une artiste de moindre importance, Lise Gervais.

La commissaire a fait le choix de montrer plus que les incontournables. Fort bien, puisqu'elle nous permet de redécouvrir Lise Gervais ou de ressortir une abstraction méconnue de Michel Goulet.

Dans le fond, l'aventure est condamnée d'avance au casse-gueule. Là, on reproche à

l'expo d'en dire trop, mais dans le cas contraire, on aurait déploré de ne s'en tenir qu'aux maîtres. Une œuvre par artiste aurait été un exercice fastidieux, mais était-il nécessaire de répéter pour répéter ? Jauran, chef du premier groupe des plasticiens apparu au début des années 1960, est présent avec trois petites œuvres somme toute similaires, qui empiètent plus qu'elles n'expliquent quelque chose.

Un face-à-face

Josée Bélisle a eu la bonne idée de réunir Borduas et Riopelle dans un rare face-à-face. Mais pourquoi donner autant d'exemples du travail de l'un et de l'autre, eux qui n'ont plus besoin de présentation ? Le duel entre la fragmentation noir et blanc de l'un et l'explosion chromatique de l'autre aurait pu tenir en six tableaux. Il y en a plus de dix. Sans compter que trois sculptures de Robert Roussil, des bois élançés sans grand intérêt, ont été placées au milieu de cet espace déjà chargé.

Exposer l'abstraction dans ses variantes en sculpture semble avoir constitué un vrai problème. Avec Roussil, comme avec Armand Vaillancourt, Yves Trudeau et Charles Daudelin, on casse le rythme, on obstrue et remplit des vides trop facilement. Est-ce la manière, bien allégorique, pour signaler à quel point les sculpteurs sont venus bousculer la prédominance picturale dans les années 1950 et 1960 ?

L'idée d'espacer des murs pour alléger un peu les salles



© SUCCESSION SERGE LEMOYNE/SODRAC 2012/PHOTO RON DIAMOND

Serge Lemoyne, *Une pointe bleue entre deux pointes blanches* (1978), huile sur toile

n'était pas si mauvaise. Or c'est à peine si l'œil arrive à passer au travers. Il faut le dynamisme des lignes d'un Serge Lemoyne ou d'une Rita Letendre pour arriver à nous rejoindre malgré tout.

Avec raison, l'exposition s'en tient à l'abstraction québécoise : c'est elle que le MACM défend depuis ses débuts, c'est elle qui fait le MACM. Pourtant, la fin du parcours aboutit à une œuvre du Français Laurent Grasso, chéri depuis peu par le musée qui l'exposait dans *Déjà*, l'été dernier. Alors qu'on se plaint de ne pas

avoir suffisamment d'espace pour exposer sa riche collection, cette «anomalie» s'explique mal.

C'est le même doute qui vient à l'esprit dans les salles adjacentes, elles aussi réservées depuis toujours à des expositions dites permanentes. Cette fois, on présente *Autour de l'abstraction, une affaire très internationale* avec des pièces d'Anish Kapoor, de Vik Muniz ou de Franz West. Très aérée aussi — seulement huit œuvres —, et sur un thème très large, si on se fie à l'installation en table et chaises de l'Autrichien West.

Dans un contexte de pénurie d'espace, cette partie aurait pu être investie autrement et résoudre du coup au moins un peu le problème. On n'en avait peut-être pas le goût. *La question de l'abstraction* demeure donc bien dense. Et figée.

Les œuvres ne changeront pas d'ici 2016, contrairement à celles d'*Autour de l'abstraction*. Il y avait pourtant d'autres options. On a préféré s'en tenir à une présentation lourde et, au bout du compte, confuse.

Le Devoir

De tache en tache

CONTINGENCES

Sarah Bertrand-Hamel
Galerie Joyce Yahouda
372, Sainte-Catherine Ouest, espace 516

MULTIPLICITÉ

Sarah Bertrand-Hamel
Diagonale, centre d'artistes
5455, rue de Gaspié, espace 203
Jusqu'au 28 avril

MARIE-ÈVE CHARRON

Collaboratrice

Ce n'est pas avec une, mais avec deux expositions que Sarah Bertrand-Hamel s'affiche ce printemps. Dans le cadre de l'événement *En avril... fibre, textile, art*, elle présente sa plus récente production à la galerie Joyce Yahouda et au centre d'artistes Diagonale. Les deux expositions réunissent des œuvres qui explorent le motif de la tache que l'artiste travaille en jouant avec contrôle et abandon, dans ses gestes et avec la matière.

Sarah Bertrand-Hamel, finaliste du prix Pierre-Ayot 2011, conjugue de singulière façon le dessin à l'encre et à l'aquarelle avec une technique de papiers cousus. Dans le travail antérieur de l'artiste, les œuvres montraient des lieux réels, par exemple son appartement, complexifiés par une mise en abyme. Les œuvres actuelles délaissent plus franchement la représentation, au profit de la matière elle-même et des entours qu'elle se donne sur les surfaces et dans la trame du support papier.

Il en est ainsi à la galerie Joyce Yahouda, qui regroupe des œuvres variées, dont la part d'expérimentation se fait sentir, comme s'il s'agissait de séries d'études, bien que le travail soit des plus soigné. Pour *Différenciation I et II*, un motif géométrique complexe, inspiré des mosaïques islamiques, coexiste avec les boursoufflures du support, un papier que l'artiste a fabriqué elle-même. Le dessin résulte de l'assemblage, cousu, des différents fragments de papier qui se transmutent organiquement, oscillant entre la forme et la déformation, la trouée et le renflement.

Les sutures du papier, volontairement apparentes, et les

dessins partiels de formes, par exemple, dans d'autres œuvres, des carrés et des losanges, donnent une structure aux taches ou aux surfaces organiques qui ne semblaient pas en avoir. Ce sont les taches finalement qui servent de répertoire à l'artiste, voire de modèle. L'exposition à Diagonale en fait la démonstration avec un ensemble plus resserré et cohérent d'œuvres qui se divisent en trois parties.

La plus saisissante en entrant est l'occupation murale, conçue sur mesure pour cet espace, intitulée, *Détails de la substance*. Il s'agit de plusieurs pastilles relativement régulières aquarellées en bleu sur des losanges de papier fait main qui sont juxtaposés. L'orientation des losanges structure des cubes qui s'empilent et s'imbriquent, qui tiennent ensemble et qui se défont selon le regard. Le dispositif table sur un jeu perceptuel simple qui réussit à suggérer la troisième dimension à partir d'éléments formels plats pour lesquels l'artiste a par ailleurs fait ressortir l'aspect physique et matériel. Le papier, dense, a la couleur d'une pierre ou d'une tuile.



SARA LAGACÉ

Sarah Bertrand-Hamel, *Les instants* (2012), aquarelle et encre sur papiers cousus

Chaque fragment se détache aussi légèrement du mur et, ce faisant, en redouble la présence dans l'espace.

Fascination

Cette matérialité est également ressentie dans la série *23 cas bleus et une observation*. Pour chaque dessin, il y a derrière des feuilles vierges su-

perposées qui conçoivent un feuilleté, une épaisseur alors que les aquarelles traitent de problèmes de surface et de transparence. L'artiste a réalisé cette série de dessins en se donnant des paramètres fixes, soit les dimensions du support et une quantité x d'aquarelles bleues. Si chacune des œuvres donne à voir des résultats différents, c'est que l'artiste a aussi exploité le hasard. Elle a d'abord laissé le liquide coloré s'étendre pour ensuite intervenir avec des objets (pot, crayon, poche de thé, métal rouillé) dessus afin de créer des textures et d'autres accidents formels et chromatiques au potentiel infini.

Par la série, l'artiste veut partager sa fascination pour ces dessins pour ainsi dire délégués dont les résultats, aussi définis par le temps de séchage, sont insoupçonnés. Pour jouer cette carte à fond, l'artiste a introduit parmi la série un intrus, un dessin qu'elle a exécuté d'après le modèle d'une de ces taches aléatoires. Ce dessin conscient, reproduisant la tache mise aux carreaux détail par détail, est révélateur de la richesse inouïe d'une trace dont l'artiste n'a pas été pleinement

l'auteure. Hormis ce dessin d'observation où le temps d'exécution semble important, les dessins se veulent comme des instantanés, les traces d'un événement unique dont la matière restitue l'empreinte.

Une synthèse

La dernière partie, *Instants*, fait la synthèse de tous les enjeux, combinant les effets du hasard et du contrôle tout en traitant de la temporalité de l'image. Les quatre œuvres de cette série sont faites à partir des dessins de taches rejetés par l'artiste qu'elle a fragmentés et cousus ensemble pour engendrer d'autres taches. Elles combinent l'apparence d'un *splash* spontané et la composition étudiée. Le support

est cousu en suivant un patron géométrique calqué sur des vitraux anciens et les contours de la flaque sont néanmoins continus bien que composés de fragments hétérogènes.

D'un dessin à l'autre, la dimension de la tache est plus grande, ce qui suggère une expansion de la forme dans l'espace, un mouvement fixé à quatre moments. Sarah Bertrand-Hamel, dans l'ensemble de cette production, fait conspirer les formes géométriques et aléatoires pour figurer un réel à la fois construit et spontané qui invite à considérer la durée longue de la méditation et la fulgurance de l'instant.

Le Devoir

JOHN GOODWIN LYMAN



Catalogue en ligne : www.galerievalentin.com

GALERIE VALENTIN

1490, RUE SHERBROOKE OUEST • MONTRÉAL, QC • 514 939-0500

Exposition Vente

Esquisses des années
1910, 20 et 30

Du 10 au 24 avril, 2012

Les beaux
detours
CIRCUITS
CULTURELS

GATINEAU - 28 avril
Art et sacré : exposition Dieu(x)
Quelques places disponibles!

MONTRÉAL - 6 mai
Conférence en vue du voyage d'août à COOPERSTOWN (État de NY)

OTTAWA - 31 mai
Exposition Van Gogh de près

www.lesbeauxdetours.com
514 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Le Centre d'exposition de Repentigny présente

LE MONDE
OÙ JE VIS



DE SHIRLEY BERK SIMON
SHERRY SIMON, COMMISSAIRE
DU 18 MARS AU 15 AVRIL 2012

3, place d'Évry, Repentigny (Québec) J6A 8H7
www.ville.repentigny.qc.ca/expositions
Entrée libre

2 DERNIERS JOURS

info 450 476-ARTS

Repentigny
Sépanoir

CULTURE CINÉMA

ENTRETIEN AVEC YANN SAMUEL

Redonner le goût de la nature

ODILE TREMBLAY

Il y eut d'abord le roman de Louis Pergaud publié en 1912. Dans la campagne française de la fin du XIX^e siècle, il racontait la guerre à laquelle se livraient les enfants de deux villages voisins en prenant les boutons de culottes comme butin. Le livre fit fureur, d'abord porté à l'écran en 1936, puis en 1963 à travers la célèbre adaptation d'Yves Robert. La plainte célèbre du p'tit Gibus : « *Si j'aurais su, j'aurais pas venu* » fit florès. Un *remake* britannique a pris le relais en 1995. Puis Yann Samuel (derrière *L'âge de raison*) a décidé de l'adapter, juste avant que les droits littéraires ne tombent dans le domaine public. L'ennui, c'est que Christophe Barratier (*Les choristes*) eut la même idée que lui.

La guerre de *La guerre des boutons* a suivi. Le film de Yann Samuel a gagné les écrans français le 14 septembre 2011, celui de Barratier une semaine plus tard, semant la confusion dans tous les esprits.

« *Sauf exceptions* [les deux adaptations des *Liaisons dangereuses*, les biopics de Truman Capote et de Chaneil], dans les cas de doublons thématiques, un des deux cinéastes cède le terrain, mais Barratier, qui est arrivé après moi, a transformé l'affaire en course de vitesse, explique Yann Samuel, ce qui a nu à deux films. » Pas de désastre au guichet, mais des recettes coupées en deux.

Des libertés face au roman

Yann Samuel ne cherchait pas à faire un *remake* du film d'Yves Robert, mais à adapter le bouquin d'origine. « Or, transposer l'action aujourd'hui ne fonctionnait pas. Les enfants ont des portables, leurs horaires sont surveillés. Ils n'ont plus la même liberté qu'autrefois. Moi, j'avais pu vivre des guerres de village avec mes cousins dans un village de Bourgogne. »

Sa *Guerre des boutons* se déroule en 1960, et il a pris plusieurs libertés face au roman.

Lebrac, le chef de bande, est là, le p'tit gibus aussi (sans la phrase culte, propriété de la succession d'Yves Robert), mais une jeune fille participe à la guerre. Surgit une mère célibataire malheureuse (Mathilde Seigner), se déroule une amourette de jeunesse. Et puis, les enseignants des deux villages (Éric Elmosnino et Alain Chabat) deviennent d'anciens chefs de bande de cette guerre des boutons qui dure ici depuis plusieurs générations.

« *Je tenais à ce que tous les jeunes acteurs viennent de la campagne, sachent bouger, monter aux arbres, qu'ils soient non professionnels, mais authentiques*, précise le cinéaste. *Les dialogues ont été une création collective. On leur livrait les répliques et ils improvisaient autour d'elles. Le plateau comptait 25, 40 enfants, parfois jusqu'à 80 d'un coup.* »

Le film fut tourné dans le Limousin. « *On n'a pas triché. La classe est une vraie école de village à Bienac. L'église aussi. On a fait pousser les champs à l'ancienne avec de gros sillons. À mes yeux, il était important qu'une vraie guerre se déroule à l'arrière-plan. J'ai choisi celle de l'Algérie.* »

Une des scènes clés du roman *La guerre des boutons* est la bataille des enfants nus. « *Yves Robert l'avait un peu bâclée, mais à notre époque, ça devient carrément interdit de dénuder des enfants à l'écran. J'ai dû leur faire confectionner des strings couleur chair et j'ai fait passer les blés au-dessus de la ceinture. Il fallait tourner en plan séquence unique car les blés se trouvaient ravagés après la course, mais ça a fonctionné, et les enfants, après cette petite prouesse, ont gagné beaucoup de confiance en eux.* »

Yann Samuel constate que les enfants des villes ont souvent peur de la campagne et des bêtes. « *En tournant ce film solaire, j'espère avoir redonné le goût de la nature au jeune public.* »

Le Devoir



SOURCE AZ FILMS

En tournant *La guerre des boutons*, Yann Samuel ne cherchait pas à faire un *remake* du film d'Yves Robert, mais à adapter le bouquin d'origine.

L'intimidation de plein front

BULLY (INTIMIDATION)

Réalisation: Lee Hirsch. Scénario: Lee Hirsch et Cynthia Lowen. Image: Lee Hirsch. Montage: Lindsay Utz et Jenny Golden. Musique: Ion Furjan, Justin Rice et Christian Rudder. 90 min.

ODILE TREMBLAY

Ce documentaire-choc de l'Américain Lee Hirsch a fait beaucoup parler de lui, bien avant qu'il n'atterrisse sur nos écrans. La décision de la Motion Picture Association of America de lui donner aux États-Unis la cote R, qui l'empêchait de rejoindre son public cible adolescent — décision aujourd'hui annulée après que quelques gros mots ont été coupés —, a fait couler de l'encre. Mais cette controverse lui a finalement offert une vitrine inespérée.

L'intimidation à l'école, que le film aborde frontalement, le cinéaste l'avait vécue lui-même. Puis deux suicides d'enfants harcelés ont sonné pour lui l'alarme rouge. Enfourchant le sujet de l'heure accentué par les nouvelles



SOURCE ALLIANCE

Alex, un des jeunes enfants harcelés du film *Bully*

technologies et par des méthodes d'éducation déficientes, Lee Hirsch refuse de baisser les bras et appelle à tous les coups de barre de société. Il filme en dénouement des manifestations menées par des parents de jeunes suicidés, qui nous laissent sur une note d'espoir.

Plusieurs cas sont abordés, mais le plus troublant demeure sans contredit celui du jeune Alex, un enfant de 12

Kim NGuyen, un cinéaste à la poursuite d'une œuvre atypique

Au dernier Festival de Berlin, *Rebelle* du Québécois Kim Nguyen valait à la jeune actrice congolaise Rachel Mwamza, 14 ans au moment du tournage, le prix d'interprétation féminine. Quand cette enfant de la rue de Kinshasa est retournée chez elle, sa statuette sous le bras, les gens lui lançaient la phrase d'Obama, « Yes, we can ! », la transformant en icône de fierté. Ce beau film sort dans nos salles vendredi prochain.

ODILE TREMBLAY

Depuis son premier long métrage *Le marais* en 2002, Kim NGuyen poursuit une œuvre atypique, inégale mais toujours en prise de risque. Voici qu'il signe avec *Rebelle*, tourné au Congo, en bordure de Kinshasa, un film d'esprit vraiment africain, naviguant entre la chronique de guerre et la fable fantastique. Tourner là-bas était toute une gageure. « *Un des lieux les moins sécuritaires au monde* », dit-il. Seule la compagnie Lloyds accepta d'assurer son plateau.

« *Dès l'époque du Marais, j'ai commencé à écrire le scénario sur des enfants soldats. Ça se déroulait au départ en Birmanie, avec un jeune héros masculin, puis de fil en aiguille, un personnage féminin s'est imposé. J'avais rencontré des enfants soldats au Burundi.* » L'histoire a dérivé vers l'Afrique subsaharienne, là où tant d'armées rebelles kidnappent les enfants et les enrôlent un fusil à la main.

« *Trop de films sur l'Afrique donnent la vedette à des Blancs qui tentent, paternalistes, de sauver la situation, estime-t-il. J'avais envie de rendre leur réalité à ceux qui la vivent de l'intérieur, avec leur résilience, leur courage, leur tragédie, de donner la voix à cette petite héroïne soldate qui porte l'enfant du commandant qu'elle déteste. Son odyssée est terrible, remplie de paradoxes, car elle est à la fois une victime et un agresseur.* »

Un univers magique

Rebelle aborde le parcours d'une enfant kidnappée, forcée d'abattre ses propres parents, avant d'être enrôlée, puis considérée comme une sorcière bénéfique par l'armée rebelle. Aux côtés d'un jeune magicien, son périple initiatique s'amorce. La magie, des fantômes se glissent dans le récit.

« *On est né ou pas avec cet univers magique en soi. Moi, je m'y identifie. Au Congo, il est partout, et la rivière mène à l'inconscient congolais comme dans Heart of Darkness de Joseph Conrad.* »

Le magicien est albinos dans *Rebelle*. « *C'est un hasard. Serge Kanyinda s'est imposé par son charisme et son autorité naturelle. Dans Rebelle, j'ai créé un village entier d'albi-*

nos (ils sont nombreux au Congo) sans expliquer pourquoi. Il faut aussi laisser planer des mystères au cinéma. »

Au Congo, plus de 1000 enfants furent auditionnés. « *Ceux qui venaient de la rue avaient quelque chose dans leur corps, un courage qui leur permettait d'aller plus loin que les autres. Rachel Mwanza n'avait aucune expérience, mais une présence qui perce l'écran. J'ai adopté la méthode Stanislavski de la vérité du jeu. Ce film constitue un gros virage pour moi, car j'entends garder cette authenticité dans le futur.* »

Une comédienne prise en charge

Kim NGuyen aimait beaucoup le film *Fish Tank* de la Britannique Andrea Arnold, dans lequel une jeune fille sans expérience, Katie Jarvis, jouait aux côtés du grand acteur Michael Fassbender. « *Cette cinéaste s'était donné une consigne : tourner dans un ordre chronologique et interdire aux acteurs de lire le scénario. J'ai suivi ses traces, offrant des trajectoires sans faire de répétitions avec des dialogues improvisés. Il s'agissait pour moi de planifier le chaos, de créer l'imprévu. Les scènes de bataille étaient en partie chorégraphiées, mais de façon organique. Les interprètes congolais se montraient très courageux. Ils tombaient, se relevaient.* » Seuls trois acteurs sont montréalais.

« *Rachel est payée pour son travail, mais au Congo, un mineur ne peut recevoir un chèque, poursuit-il. Elle avait déjà joué dans un documentaire belge. Sa famille avait dilapidé l'argent. On a proposé à Rachel de gérer ses cachets en lui versant une pension. C'est très compliqué de s'occuper ainsi d'une seule personne. J'imagine la complexité de prendre en charge une communauté...* »

Autre défi : montrer *Rebelle* au Congo, à peu près dépourvu de salles de cinéma. « *On ne peut se contenter d'envoyer le film, qui serait tout de suite piraté. Je voudrais le présenter l'automne prochain au Sommet de la Francophonie, qui se déroulera à Goma, dans l'est du Congo.* »

Kim a trois scénarios dans sa manche, dont une adaptation libre des *Ames mortes* de Gogol.

coutures un problème brûlant et tentaculaire.

Par-delà sa valeur de cri pour réveiller les morts, *Bully* pose des questions sur le regard. Le nôtre, témoin ici de coups, d'insultes à Alex dans un autobus et de témoignages déchirants, se pose aussi sur des responsables à l'école qui ne font rien, sur des parents souvent impuissants.

On s'interroge parfois également sur le regard du cinéaste lui-même, qui filme des scènes de terrible brutalité en n'intervenant pas tout de suite. Hirsch sonnera l'alarme plus tard, mais sans que quoi que ce soit change, et Alex devient l'objet filmé, alors qu'il n'est que détresse à apaiser.

Bully suscite à la fois la révolte contre les parents et les directeurs d'école qui abdiquent leurs responsabilités et le malaise devant cette caméra voyeuse. Ce qui n'enlève pas son immense portée dénonciatrice à un documentaire qui attaque de plein fouet un vrai fléau.

Le Devoir

	LUNDI 16 AVRIL 19h30	LA FILLE DU PUISATIER de Daniel Auteuil. France, 2011, 107 min. Avec Daniel Auteuil, Astrid Bergès-Frisbey, Jean-Pierre Darroussin, Sabine Azéma, Kad Merad, Nicolas Duvauchelle, Émilie Cazenave et Anne-Marie Chazal (G).
	THEATRE OUTREMONT	
BILLETTERIE 514 495-9944 1248, AVENUE BERNARD DUCST		



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Pour Kim NGuyen, le réalisateur de *Rebelle*, « trop de films sur l'Afrique donnent la vedette à des Blancs qui tentent, paternalistes, de sauver la situation ».

Rebelle lui a ouvert les quatre longs métrages, portes du marché international, avec des possibilités de coproduction. Son film a été vendu dans 20 pays. Après

Le Devoir

« Un premier film plus sensible et plus franc que les autres, porté par des comédiens exceptionnels. »
– Marianne

« Une ode vibrante aux gens qui tiennent debout, envers et contre tout. » – Première

CLOTILDE HESME GRÉGORY GADEBOIS

Angèle et Tony

un film de ALIX DELAPORTE



2 GAGNANT AUX CÉSAR
Oscar du Meilleur Film
Meilleur Film Français

À L'AFFICHE! CINÉMA BEAUBIEN 2306, Beaubien E. 721-4590 EXCÉNTRIS 514 847-2206 CINÉMA LE CLAP 514 847-2206

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS metropolefilms.com

TOUS AU LARZAC



SÉLECTION OFFICIELLE FESTIVAL DE CANNES 2011

CÉSAR MEILLEUR DOCUMENTAIRE 2012

EN PLEINE INDIGNATION GÉNÉRALE ET GLOBALISÉE, VOILÀ UN FILM QUI MET DU BAUME AU COEUR.

LIBÉRATION

TOUS LES JOURS À 13H05, 17H05, 19H25
SAUF MERCREDI 17H05, 19H25

13 AU 19 AVRIL 2012
BILLETTERIE : 514 847-2206
CINEMAEXCENTRIS.COM
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

EXCÉNTRIS

4^e SEMAINE au cinéma BEAUBIEN - 3^e SEMAINE au cinéma LE CLAP

« Merci (...) pour cette fenêtre ouverte sur la vie. » JOSÉE BLANCHETTE, LE DEVOIR

On ne mourra pas d'en parler

Un regard plein de vie sur la mort



À voir absolument si vous pensez mourir un jour
UN DOCUMENTAIRE DE VIOLETTE DANEAU

RAPIDE BLANC umavision 26 WWW.LAMORT-LEFILM.COM

CINÉMA BEAUBIEN 2306, rue Beaubien Est 514 721-8000
CINÉMA LE CLAP 2300, chemin Sainte-Foy 418 950-2527

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

CULTURE CINÉMA



FILMS SÉVILLE

Au moins Willem Dafoe offre-t-il une composition nuancée, à défaut de pouvoir défendre un personnage crédible.

Le cœur est un chasseur solitaire

THE HUNTER

Réalisation : Daniel Nettheim. Scénario : Alice Addison, Wain Fimeri, d'après le roman de Julia Leigh. Avec Willem Dafoe, Frances O'Connor, Sam Neill, Morgana Davies, Finn Woodlock. Photo : Robert Humphreys. Montage : Roland Gallois. Musique : Andrew Lancaster, Michael Lira, Matteo Zingales. Australie, 2012, 101 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE Collaborateur

L'aéroport de Paris-Charles-de-Gaulle. Deux hommes se repèrent, se jaugent, s'assoient puis discutent. Le premier est un chasseur de

pel de la meute à l'heure d'étonner. À ce chapitre, et même si certains comportements font sourcilier, les failles dans la vraisemblance se situent davantage dans la psychologie que dans l'action.

Au moins Willem Dafoe (*Antichrist*) offre-t-il une composition nuancée, à défaut de pouvoir défendre un personnage crédible. En naufragée du bout du monde et en guide aux motivations troubles, Frances O'Connor (*Mansfield Park*, A.I.) et Sam Neill (*Jurassic Park*), respectivement, s'avèrent sous-utilisés. Les gamins sont mignons et la petite Morgana Davies (*The Tree*) confirme un talent indéniable, mais tout le volet les mettant en scène apparaît trop appuyé en plus de mettre la table pour un dénouement mièvre qui jure avec la rudesse proposée autre part dans ce long métrage qui a du mal à se définir. Pamphlet éco-

Pamphlet écologique, film d'aventures, drame sentimental, thriller paranoïaque ? On ne sait trop.

primes américain et le second, un client à la solde d'une firme désirant acquérir le dernier spécimen de tigre de Tasmanie, dont l'ADN est convoité par un puissant empire pharmaceutique. Si le chasseur capture l'éluusif animal, le client sera en mesure de négocier un joli magot auprès de l'entreprise pharmaceutique.

Direction Australie, où notre homme se fait passer pour un chercheur universitaire. Dans les montagnes tasmaniennes, il loge chez l'habitant et éveille la curiosité des deux jeunes enfants de celle-ci. Débutent alors les problèmes de plausibilité. C'est que, d'entrée de jeu, on insiste pour présenter le protagoniste comme un individualiste convaincu (il refuse net toute forme d'aide et de partenariat). De voir ce loup solitaire succomber aussi rapidement à l'ap-

logique, film d'aventures, drame sentimental, thriller paranoïaque ? On ne sait trop.

Le réalisateur Daniel Nettheim multiplie les redites visuelles, une redondance formelle qui favorise l'éclosion de longueurs. Initialement, on voit pourtant poindre la possibilité d'une sorte de huis clos à ciel ouvert dans lequel la nature indomptable mate l'homme arrogant. Malheureusement, des va-et-vient incessants entre la forêt et la maison familiale diluent toute la tension qui aurait pu être générée par la traque. Entre solitude et grégarité, le film s'égare. Ah ! ce que le Werner Herzog d'Aguirre, la colère de Dieu et de Grizzly Man aurait pu tirer du même matériel...

Le Devoir

Le silence de Marie-Josée Croze

Dans *Another Silence*, un long métrage de Santiago Amigorena, elle est de presque tous les plans. Retrouvailles.

Dans le drame *Another Silence*, l'actrice québécoise joue un ange exterminateur lancé sur la piste de l'assassin de son mari et de son fils. Loin des poncifs du film d'action, c'est à une poursuite silencieuse que l'on est conviés.

FRANÇOIS LÉVESQUE Collaborateur

Depuis son Prix d'interprétation à Cannes pour son rôle de toxicomane dans *Les invasions barbares*, Marie-Josée Croze poursuit la carrière que l'on sait en France. Une carrière de premier plan jalonnée de collaborations avec les Jean Dujardin, Mathieu Amalric et autres Albert Dupontel. Elle fut la mère de Catherine Deneuve, c'est dire qu'elle mène plutôt bien sa barque. Recherchant davantage le bon rôle que le premier rôle, elle hante *Ne le dis à personne* et *Deux jours à tuer* même après qu'elle a quitté l'écran. Dans *Another Silence*, un long métrage de Santiago Amigorena (*A Few Days in September*), elle est de presque tous les plans. Retrouvailles.

« J'ai accepté de faire ce film pour Santiago, avoue Marie-Josée Croze depuis sa chambre d'hôtel au Maroc, où elle est présentement en tournage. C'est un être qui est très spécial, un peu comme s'il vivait sur une autre planète ! Il a une douceur, un mystère, et en même temps il est capable d'un humour très pointu. » Pour ce qui est du rôle lui-même, la belle actrice entretenait certains doutes...

Récit de vengeance

Another Silence raconte comment, après avoir perdu son mari et son fils, une policière de Toronto, Marie, part pour l'Argentine afin d'aller confronter le meurtrier. Devant ce récit de vengeance antipsectaculaire, à la fois réaliste et sobre, mais empreint d'une poésie visuelle discrète, on se surprend à penser à un mariage entre *Death Wish* et Wim Wenders.

« Le postulat était tellement loin de moi, poursuit Marie-Josée Croze, que je n'étais pas certaine d'être en mesure de jouer ça. Mais Santiago m'a convaincue. Pour le reste, j'avais toute confiance dans le scénario, qui est selon moi très fin. On découvre graduellement Marie, son passé. » Femme de peu de mots, Marie avance et se rapproche de sa proie, qui l'élude sans le savoir, jusqu'au dénouement surprenant.

Le monde du silence

Pour une actrice de moins



FILMS SÉVILLE

Dans *Another Silence*, après avoir perdu son mari et son fils, une policière de Toronto, Marie (Marie-Josée Croze), part pour l'Argentine afin d'aller confronter le meurtrier.



FILMS SÉVILLE

Pour une actrice de moindre envergure, l'impossibilité de se cacher derrière du dialogue aurait pu constituer un obstacle. Pour Marie-Josée Croze, il s'agissait d'un atout.

dre envergure, l'impossibilité de se cacher derrière du dialogue aurait pu constituer un obstacle. Pour Marie-Josée Croze, il s'agissait d'un atout. « Dès lors que c'est ce qui convient au personnage, le silence n'est pas effrayant du tout. Le silence de Marie est logique. Elle n'est motivée

que par sa quête. En cours de route, elle n'a aucune raison de s'extraire de sa bulle pour discuter avec autrui. » Murée

Le Devoir

«Catherine Hébert a dans la peau tout un continent.»
André Lavoie, Le Devoir

★★★★

«Carnets d'un grand détour est un film poétique, sensuel, flâneur.»
André Duchesne, La Presse

«Générosité et sensibilité imprègnent le film de bout en bout.»
Sami Gnaba, Revue Séquences

CARNETS D'UN GRAND DÉTOUR

UN FILM DE CATHERINE HÉBERT

GRAND PRIX DE LA COMPÉTITION NATIONALE LONGS MÉTRAGES

RIDM

TOUJOURS À L'AFFICHE!

EXC 3 NTRIS 514 847-2206

Venez rencontrer la réalisatrice Catherine Hébert le samedi 14 et le dimanche 15 avril aux séances de 14h35 et 18h15

Benoît Magimel

Des vents contraires

un film de Jalil Lespert D'après le roman de Olivier Adam

★★★★★ «Une réussite.»
Métro

Isabelle Carré Antoine Duléry Ramzy Bedia Bouli Lanners Marie-Ange Casta Audrey Tautou

www.azfilms.ca

À L'AFFICHE!

CHATELAIN CINÉMA QUARTIER LATIN CINÉMA BEAUBIEN 2305, Beaubien E. 721-6060

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

ERIC ELMOSNINO FRED TESTOT

LA GUERRE DES BOUTONS

MATHILDE SEIGNER AVEC LA PARTICIPATION DE ALAIN CHABAT

★★★★★

1961 - Un classique du cinéma français naissait... 10 millions d'entrées! Aujourd'hui, la version moderne arrive et «...fait mouche».

UN FILM DE YANN SAMUEL D'APRÈS L'ŒUVRE DE LOUIS PERGAUD

www.azfilms.ca

AU CINÉMA LE VENDREDI 20 AVRIL!

★★★★★ «Aussi fascinant que déroutant.»
-Maxime Demers, Journal de Montréal

«Un film poétique qui fait réfléchir.»
-Marc Cassivi, La Presse

«Une fascinante méditation... la photo de Vincent Biron est splendide.»
Martin Blideau, Le Devoir

Bestiaire

UN FILM DE Denis Côté

SUNDANCE 62 Forum

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

EXC 3 NTRIS 514 847-2206

tous les jours: 16h30 - 21h40

TOUT LE MONDE VEUT TON BONHEUR

«Un film singulier au charme entêtant.»
Olivier de Bruyn, Positif

«Un miracle de drôlerie.»
Thomas Sotinel, Le Monde

EMMANUELLE DEVOS BENJAMIN BIOLAY NICOLE GARCIA

POURQUOI TU PLEURES?

UN FILM DE KATIA LEWKOWICZ

DÈS LE VENDREDI 20 AVRIL!